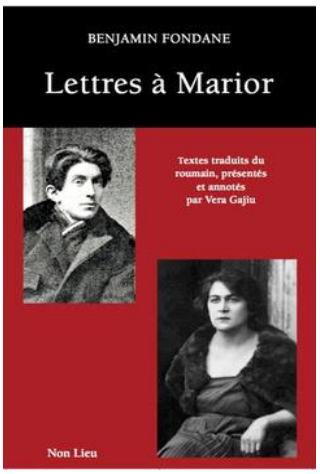
ACROSS
Journal of Interdisciplinary Cross-Border Studies
Vol 10, No.6, 2026

COMPTE RENDU

Benjamin Fondane, *Lettres à Mărior.* Textes traduits du roumain, présentés et annotés par Vera Gajiu. Paris: Éditions NonLieu, 2025.

Ana-Elena COSTANDACHE
Université « Dunărea de Jos » de Galați, Roumanie

Référence: Benjamin Fondane, (2025). *Lettres à Mărior.* Textes traduits du roumain, présentés et annotés par Vera Gajiu, coll. « Lettres ouvertes », Paris: Timişoara: Éditions NonLieu, ISBN 978-2-35270-367-09, 200 pages.



Les *Lettres à Mărior* comptent 124 lettres écrites entre l'été 1919 et l'automne 1937: elles racontent la liaison et l'amitié de Benjamin Fondane (écrivain connu à l;'époque de son vrai nom B. Fundoianu) et de Maria Rudich, que tout le monde appelle Mărior, femme mariée et mère de famille. Lina (Line), la sœur du poète, reste dans l'ombre, mais sert de relais entre les deux amants. Presque tout vient de Fondane. Quant à Mărior, elle n'apparaît que par de petites touches. Vera Gajiu a traduit ces textes épistolaires du roumain, les a présentés et les a annotés en indiquant pour chaque lettre l'adresse, la date probable et l'origine de l'autographe (Bibliothèque Jacques-Doucet, collections Ion Pop et Cristinel Popa, Yale University). On est moins devant un dossier d'érudit que devant une sorte de roman d'éducation sentimentale: un poète y apprend à aimer, et ensuit à perdre.

Les premières pages surprennent par leur légèreté. On lit rarement une correspondance amoureuse qui s'étire sur près de vingt ans sans jamais tourner à vide. À l'été 1919, depuis Vatra Dornei, Benjamin écrit à « Lina et Mărior » sur le ton d'un étudiant moqueur, qui rit des convenances et des bancs couverts de signatures d'amoureux: « comme elles deviennent médiocres les passions dont sont capables les humains » (lettre 1, p. 41). Un an après, la moquerie a fait place à la ferveur. Le 5 juin 1920, il fête l'anniversaire de leur liaison, « ce jour où notre amour, unique et nécessaire, a triomphé des préjugés » (lettre 4, p. 46).

L'activité d'écrire devient presque un besoin physique: « J'écris chaque jour des mots, comme une manie », affirme-t-il, obligé de « vivre avec une absente » (lettre 7, p. 51). Le manque prend pourtant un tour drôle et tendre, où l'on devine déjà un autoportrait: Benjamin, reconnu sous sa signature en diminutif « Mieluşon », se voit comme « un homme de porcelaine, aux besoins de caoutchouc, aux désirs élastiques » (lettre 42, p. 94) et, lorsque le courrier est en retard, il se penche sur une photographie: « Si tu ne me souris pas, ta photo le fait encore. » (lettre 43, p. 95) Les notes rappellent au passage l'aspect très concret de

l'amour caché: le télégramme d'anniversaire n'est pas envoyé directement à Mărior, de crainte que son mari ne le reçoive.

Avec le départ pour la France, le livre change d'axe. En mars 1924, Benjamin console Mărior après une épreuve douloureuse, lui demande pardon et lui s'adresse directement: « tu es la seule personne qui ne doute pas de mon amour absolu. » (lettre 75, p. 130) À l'automne, l'éloignement le rend plus lucide. Il saisit « la souffrance morale de l'amour, mais aussi celle physique, des désirs étranglés » (lettre 85, p. 148) et résume leur histoire d'une formule dure: ils se sont appris l'un à l'autre « ce que c'est qu'avoir aimé, et cela a été le malheur. » Ce qui n'empêche pas la lettre de finir sur une confession tout simple, « Pardonne-moi, Mărior, si je te fais souffrir. Je t'adore », avant de basculer dans une histoire de revue: Fondane réclame la revue *75 HP*, Bucarest, octobre 1924, numéro unique dirigé par Voronca et Brauner, que « les garçons » ont oublié de lui envoyer (p. 149). L'intime et le littéraire se croisent tout le temps et c'est ce mélange qui rend ces lettres si naturelles. Moins de trois semaines plus tard, le 17 novembre, le ton se déploie: il reconnaît ses torts (« c'est ma faute »), mais reproche aussitôt à Mărior de ne pas écrire non plus: « toi – fière – tu ne m'écris pas non plus… » Puis il rend les armes: « Peux-tu imaginer le 5 juin sans une lettre de ma part? » (lettre 86, p. 149). Il avoue enfin avoir traîné de répondre « parce que cela me faisait mal ».

Le livre laisse tout de même entendre quelques réponses. Dans sa lettre de la fin de 1927, Mărior remercie Benjamin pour des cadeaux qui, affirme-t-elle, lui font mal, et se demande: « Pourquoi ne puis-je pas dépasser cette limite et vivre ma vie pleinement? » (lettre 103, p. 173). En janvier 1929, elle ne sait presque plus rien de lui que par un intermédiaire, Brunea, mais sa tendresse n'a pas bougé: « mon petit, mon petit très cher », écrit-elle pour finir (lettre 108, p. 181). Ces quelques pages font contrepoids à l'amour de Benjamin. On y voit une femme qui attend, qui doute et qui se referme.

Le dernier tiers du recueil tourne autour de la mémoire. Au centre, la lettre qui accompagne l'envoi du volume de luxe des *Privelişti*, recueil des poèmes roumains de jeunesse. Fondane y imagine qu'il deviendra un jour « une simple biographie, un album, ou une anecdote » et réserve à Mărior une place dans cet album: sa photographie, telle qu'il l'a vue et aimée. Sous la prophétie, on sent pourtant un regret très humain: contre tout cet avenir de commémorations, il aimerait retrouver « un seul 5 juin non festif, un 5 juin anonyme » (p. 186).

L'amour est devenu, à ce stade, une affaire de famille. En mars 1931, une lettre signée à la fois de Rodica et de Benjamin évoque une scène pénible dont Rodica dit ne pouvoir parler « sans me rendre malade » (lettre 113, p. 187). Benjamin ajoute quelques lignes et conclut: « Lina reste Lina ». La formule n'explique rien, mais elle laisse deviner les loyautés croisées du trio. En 1937, Line prépare la venue possible de Mărior (on ne pourrait pas loger tout le monde en même temps) et Benjamin lui écrit de Chamonix: « Ah, avec quelle joie je te reverrai! » (lettre 121, p. 191). Il rassemble dans le même élan « Lina, Geneviève et… moi » et ces points de suspension avant le dernier mot cachent, peut-être, ce que la phrase ne dit pas.

Le recueil ne se termine pas sur des retrouvailles, mais sur une attente. Ses deux dernières pièces sont de Line, en septembre 1937, adressées à Rodica, puis à leur mère, Adela. L'intermédiaire des années roumaines y devient hôtesse: « qu'elle vienne quand elle voudra. On est à sa disposition » (lettre 123, p. 193), et on l'accueillera « avec beaucoup, beaucoup de joie ». Son compagnon, Albert Marie-Olive, étant parti voir sa famille à la Martinique, Mărior « dormira avec moi ». Seulement, le courrier se perd (« Décidément les lettres se

perdent », lettre 124), ce qui veut dire que la visiteuse viendra plus tard et Lina avance une date: « Elle pourrait venir le 14 novembre » (p. 194). Une note précise c'est le jour de la naissance de Fondane (le 14 novembre), celui-là même que Benjamin, en 1924, lui reprochait d'avoir laissé passer sans lettre. La dernière note de Vera Gajiu ferme le livre sur une phrase sèche: « Mărior ne serait pas venue et n'aurait donc jamais revu Fondane ». En 1920, Benjamin se plaignait de devoir « vivre avec une absente »; à la dernière page, cette absence est devenue définitive.

On apprécie le français souple et sobre de Vera Gajiu, attentive au souffle de l'aveu amoureux. Elle conserve les tirets, les parenthèses et les diminutifs (« Mieluşon », « Cucoană petite ») qui donnent sa chaleur à la correspondance. L'appareil critique éclaire sans peser: la pâtisserie Riegler de Bucarest, le théâtre de Caragiale, la légende de Maître Manole à Curtea de Argeş, la fête de Yom Kippour, le tirage de *Privelişti*, jusqu'aux changements de noms des amis juifs. Une convention typographique indique d'où viennent les lettres, des *Correspondances familiales* (Non Lieu, 2023) ou de l'édition roumaine de Mădălina Lascu (Tracus Arte, 2023). Les *Lettres à Mărior* n'est pas un livre qu'on lit d'un souffle; on perd de temps en temps le fil de qui écrit à qui, et ce dialogue à sens unique peut ralentir la lecture. Mais ces lettres donnent ce que peu de correspondances offrent, à savoir un poète en train de se faire. La fièvre de 1920, la lucidité douloureuse de 1924 et la mélancolie de 1930 annoncent déjà la voix des grands poèmes de l'arrachement. Les lecteurs de Fondane y trouveront un complément indispensable; les autres, une histoire d'amour à la fois banale et déchirante, portée par une traduction discrète et une édition rigoureuse.